

Conférence présentée le 29 novembre 2011

Sur les pas du Sabot de Vénus

par R. Garreta

Chargée de mission à l'ethnologie au Conservatoire botanique national Pyrénées et de Midi-Pyrénées
Membre associé du LISST - centre d'Anthropologie sociale. E-mail : raphael.garreta@cbtnmp.fr



Le Sabot de Vénus (*Cypripedium calceolus* L.) est une orchidée présente dans tout l'hémisphère nord. En France et dans le Nord de l'Espagne, où elle est plutôt rare, elle est en limite occidentale de son aire de répartition européenne. Elle y est protégée au niveau national et est considérée comme fortement menacée dans la plus grande partie de l'Europe.

Le Conservatoire botanique national des Pyrénées et de Midi-Pyrénées enregistre tous les ans une dizaine d'appels téléphoniques la concernant. Immanquablement, il s'agit de savoir où elle pousse dans les Pyrénées françaises pour aller la VOIR. Le personnel du Conservatoire est bien en peine pour répondre à ces demandes qui prennent souvent un caractère passionné, émouvant et parfois, obstiné. En effet, rare et

facétieux, le Sabot de Vénus est, dans les Pyrénées, un champion du jeu de cache-cache. Depuis le XVIII^e siècle, qui veut suivre sa trace doit se frayer un chemin entre réalité de terrain et rumeurs. Et le Sabot en fait courir plus d'un ! Objet de convoitise, cette orchidée sauvage passe pour une fleur merveilleuse qu'il « faut avoir vue avant de mourir » (Photo 1).

L'ethnobotanique interrogeant les relations hommes/plantes trouve à travers cette fleur et ses admirateurs un sujet d'étude original. Loin des savoirs populaires, il s'agit ici de questionner l'imaginaire contemporain du végétal et les modes de perception qu'il suscite à travers les différents enjeux que la plante cristallise.

Un terrain aléatoire

« Depuis les années 1950, explique un botaniste du Conservatoire, personne n'a vu le Sabot sur le versant nord de la chaîne, hormis dans les Pyrénées orientales. Pour nos recherches on a ciblé sur des zones où il y avait potentiellement ou historiquement des données sur le Sabot de Vénus. C'est là qu'intervient le micmac entre les gens qui ont vu le Sabot de Vénus, les gens qui ont vu la personne qui a vu le Sabot de Vénus etc. A deux reprises on a organisé des prospections collectives sur le Pibeste dans les Hautes-Pyrénées où, soi-disant, un photographe de Lourdes l'aurait vu, photographié, et aurait exposé sa photo dans

une pharmacie de Lourdes ». Précisons que ces prospections regroupaient une dizaine de personnes du Conservatoire et du Parc national des Pyrénées ; le Conservatoire et le Parc étant particulièrement motivés pour trouver cette plante rare, protégée et presque « historique » sur leur territoire. « En fait c'était un énorme malentendu et on n'a jamais trouvé le Sabot de Vénus. Et puis, un jour, au pied du Pibeste, j'ai rencontré un gars qui faisait des photos d'orchidées et je suis allé discuter avec lui. On en est venu à parler du Sabot et j'apprends que c'est lui qui a fait la photo du Sabot de Vénus ! Mais en fait, il n'a JAMAIS vu le Sabot dans le Pibeste. Simplement, il a fait comme tout le monde, il est allé le photographe ailleurs, et en discutant avec un garde il a dit qu'il pensait qu'il pourrait y en avoir sur le Pibeste. L'histoire est devenue : il a vu le Sabot de Vénus sur le Pibeste. Ce qui était totalement faux ! ».

La liste des anecdotes similaires est longue et amène le chercheur à se perdre dans un foisonnement de données invérifiables ou invérifiées.

Un sabot qui laisse des traces... dans les livres

Pour y voir plus clair, reprenons donc les données à la source. Car si le Sabot de Vénus est le « grand absent » sur le terrain, les Flores et articles botaniques traquent pourtant sa trace depuis long-

temps. Nous évoquons, ici, les données recueillies pour le versant nord des Pyrénées.

En 1783, POURRET le mentionne à Venteillolle du Laurenti (Ariège). En 1789, SAINT-AMANS en cite une station à la Piquette d'Endretlis (Hautes-Pyrénées). Puis, en 1792 c'est RAMOND DE CARBONNIERES qui, sur ces indications le cherche sans le trouver. A sa suite, Lapeyrouse, Grenier et Godron, Dulac, etc. reproduisent tous dans leurs œuvres ces mentions que personne ne parvient pourtant à vérifier.

En 1879, pratiquement cent ans après la première mention du Sabot de Vénus dans les Pyrénées, JEANBERNAT & TIMBAL-LAGRAVE inversent la donne. Non seulement ils mettent fin à une longue série de recopiage des données, mais vont jusqu'à classer *Cypripedium calceolus* dans « les espèces exclues des Pyrénées ». C'est cette nouvelle tendance qui s'impose dans les publications. Après un siècle d'existence bibliographique, le Sabot de Vénus connaît un siècle de remise en question. En 1901, BUBANI met en doute que ce soit une plante indigène. En 1919, l'abbé Coste atteste qu'il n'a jamais rencontré le Sabot dans les Pyrénées. En 1931, DURAFOUR étudie la répartition des *Cypripedium* dans les régions montagneuses françaises et écrit que le Sabot de Vénus « ne semble pas exister dans les Pyrénées ».

En Espagne, sur le versant sud de la chaîne pyrénéenne, l'histoire est tout à fait similaire.

En 1983, deux siècles exactement après les écrits de Pourret, messieurs LAZARE, MIRALLES & VILLAR créent la surprise en mentionnant la découverte de deux nouvelles stations : l'une en Catalogne, l'autre en Aragon.

Côté français, en juin 1990, une photo de la fleur paraît dans le journal *L'Indépendant* (Languedoc-Roussillon). Aussitôt, grâce à ce cliché, une équipe de botanistes remonte la filière. Ils trouvent deux populations dans la haute vallée du Tech et recueillent des témoignages qui en signalent une troisième dans le secteur sans pouvoir la retrouver.

La plus grosse orchidée de notre flore existe donc bel et bien dans les Pyrénées !



Photo 1

Les données actuelles ont relancé les recherches, et chacun aimerait trouver le Sabot sur son territoire. Acharnement scientifique ? Gloire botanique ? Goût pour ce qui est rare ? Engouement pour les orchidées et pour celle-ci en particulier ? Argument patrimonial ? Les motivations sont multiples qui poussent botanistes professionnels et amateurs dans cette quête du Sabot de Vénus.

Regards croisés et effets secondaires

Des quelques stations pyrénéennes, celle de Sallent de Gallego, en Aragon, est sans doute la plus remarquable par son étendue, par l'originalité des méthodes de conservation qui y sont mises en œuvre, par le nombre de visiteurs qu'elle accueille tous les ans, par tous

les enjeux qu'elle cristallise. L'intérêt pour le Sabot de Vénus y a largement dépassé le cadre du monde de l'orchidophilie, de la botanique et de la conservation d'espèces rares et menacées. Le Sabot est manifestement devenu le relais de nombreux intérêts, qu'ils soient personnels ou collectifs.

Une fleur sous bonne garde

Entre Sallent et Formigal, sur un parking improvisé le long de la départementale, un ou une *vigilante* vient à votre rencontre. C'est un des membres du *Colectivo Forarata*, l'entreprise d'éducation à l'environnement missionnée par le Gouvernement d'Aragon pour assurer la surveillance du site, le recensement des pieds et l'information au public. Pendant toute la période de floraison, le Sabot est donc sous la protection d'un garde. Nullement policiers de la flore, les gardiens-éducateurs passent la majeure partie de leur temps à informer les visiteurs sur l'écologie en général et sur les menaces qui guettent le Sabot en particulier : transformation de son habitat, arrachage intempestif, piétinement excessif, etc. Toutes leurs observations sont remises au Service Environnement du Gouvernement d'Aragon. Parallèlement, des études scientifiques sont menées par différentes institutions, visant à mieux connaître le Sabot de Vénus sous tous ses aspects. Connaissance, information et sensibilisation sont devenus les maîtres mots du système de conservation mis en place. En 2008, 1500 personnes sont venues l'admirer !

L'émotion

Ce qui frappe d'abord lorsque l'on se joint à un groupe de visiteurs, c'est l'émotion. Les superlatifs ne manquent pas. Les cris non plus. Certains se recueillent devant la fleur, d'autres n'en finissent pas de s'ébahir. Des larmes coulent aussi parfois. Il faut dire que pour nombre de personnes, la rencontre avec le Sabot de Vénus est vécue comme l'aboutissement d'une quête, un face à face avec « *le mythe* ».

De leur côté, les gardes du Zapatito sont à même de raconter un florilège d'anecdotes toutes plus drôles ou saisissantes les unes que les autres. On me relate l'histoire de cette noce photogra-

phiée en grandes pompes autour des orchidées ou de ce médecin alternatif venu « énergétiser » de l'eau au contact des fleurs. Bien sûr, certains restent indifférents ou déçus devant ces pieds fleuris juste sur le bord de la route, mais ils sont très minoritaires.

Le pèlerinage

Depuis 2001, par bouche à oreille, le nombre de visiteurs n'a cessé d'augmenter. Dans les premiers temps, les Français constituaient plus de la moitié des visiteurs. Représentant un public averti, inscrit dans des associations orchidophiles ou naturalistes, ils sont nombreux à refaire le voyage tous les ans. « *Cela fait vingt ans que je viens ici voir le Sabot de Vénus, raconte un visiteur. Je venais bien avant qu'il y ait les gardes ! Nous pouvions aller partout et, dans la forêt qui est maintenant interdite, les pieds sont plus beaux ! Pour moi c'est rituel. C'est vraiment un plaisir de la revoir tous les ans. Ça me rassure de les voir. Je n'ai pas envie que ça disparaisse. C'est une espèce de conservatisme. C'est pour ça que cette année je viens avec mes petits enfants, parce que j'aimerais que ça se poursuive. C'est vrai, c'est initiatique. C'est même plus qu'initiatique, c'est répétitif.* » « *Transmission* », « *tradition* » sont récurrents dans le discours des visiteurs. La visite au Sabot devient un parcours obligé, un repère dans le temps. Chaque année, les « *aficionados* » reviennent à la station, qui avec ses enfants, qui avec un couple d'amis... autant de personnes choisies à introduire dans le petit cercle des amateurs du Sabot de Vénus. Pour ces inconditionnels c'est comme s'il fallait s'assurer soi-même de la permanence de la population et comme si cette permanence n'existait pas en elle-même, mais dans le regard que l'on porte à la fleur. Le Sabot prend alors véritablement l'allure d'une apparition que seule l'expérience personnelle peut attester.

Parmi ce public, les orchidophiles occupent une place particulière. Volontiers collectionneurs, ils peuvent ici contempler « *la plus grosse et la plus belle de toutes nos orchidées* ». Ils semblent donc collectionner les séjours à Sallent de Gallego à défaut de pouvoir collectionner le Sabot lui-même.

Prises de vue

Le discours esthétique autour du Sabot est très présent mais, le fait de le voir, d'être un témoin privilégié de son existence, le *prendre* en photo revêt ici des allures de nécessité. La pratique photographique s'est substituée à la cueillette et constitue une nouvelle forme d'appropriation de la nature. Ici, il faut en plus saisir l'instant exceptionnel de la rencontre avec la fleur et certains se font alors photographier avec elle ; on fixe à la fois un moment hors du commun et une relation d'intimité. Appareils jetables ou numériques, téléphones portables, tous les moyens sont bons pour rapporter un, dix, quinze clichés du Sabot. Les réels amateurs de photographie passent, eux, des heures devant un pied de Sabot à attendre que la lumière soit idéale. C'est qu'une belle photo du *Cypripedium* relève du défi personnel : il faut savoir jouer avec les contrastes des couleurs de la fleur, avec l'ombre et la lumière des milieux dans lesquels elle se plaît. Nous sommes pourtant loin d'une prise en compte de la réalité : perpétuant le mythe d'une fleur sauvage et inaccessible, les photographes cherchent la prise de vue qui montre le Sabot dans un cadre idyllique sur fond de pics enneigés. Dans cette saisie partielle du réel, on tourne résolument le dos à la route et aux voitures si proches ainsi qu'aux bâtiments de la station de ski de Formigal qui barrent l'horizon.

Une fleur politiquement correcte qui attire les touristes ?

La station de Formigal est justement un des moteurs de l'économie locale, générant d'importants bouleversements sur les milieux naturels pour son aménagement. D'une part on construit un complexe touristique, de l'autre on élabore un plan de sauvegarde pour une plante menacée et on finance sa surveillance. Entre économie et environnement, les écologistes militants restent dubitatifs. Cependant, pour la majorité des visiteurs, les mesures prises par le Gouvernement d'Aragon en faveur de la fleur sont exemplaires.

Les propriétaires et les élus locaux sont plus frileux : la présence d'une espèce protégée sur leurs terrains risque d'en perturber la vente. Néanmoins,

émerge l'idée que le Sabot puisse se transformer en atout touristique.

A quelques kilomètres de là, les commerçants de la frontière vendent tous des cartes postales du Sabot. C'est qu'à sa mesure, le Sabot de Vénus attire une certaine clientèle : des groupes de randonneurs et des associations naturalistes incluent un arrêt à la fleur dans leurs parcours. Par ailleurs, le public s'est élargi : il devient européen et non plus seulement franco-espagnol et compte maintenant des familles en congés, des gens de passage qui ont entendu parler du Sabot et de ses gardes via Internet, les journaux ou la télévision. En effet, la portée médiatique du Sabot de Vénus se renouvelle tous les ans, et les journalistes en font des thèmes de l'été aragonais.

LA fleur de Sallent

Face à ces mesures de protection, à la présence de gardes sur place, à l'affluence des touristes, aux actions de sensibilisation menées dans les écoles locales, aux reportages dans les médias, les habitants de la vallée commencent à s'intéresser à ce Sabot qui attire tant d'admirateurs. D'abord méfiants, puis curieux, ils s'approprient maintenant le

Cypripedium jusqu'à en parler comme de leur fleur. Chacun à sa manière garde un œil sur elle et « la flor » prend peu à peu place dans la vie villageoise. Elle devient réellement un élément remarquable et partagé du patrimoine naturel de la Valle de Tena tout en tendant à en devenir un de ses emblèmes.

Côté français, on est un peu en reste... botanistes professionnels et amateurs avertis se consolent en faisant valoir qu'ils connaissent cette station depuis sa découverte et qu'à la longue, ils sont à Sallent un peu comme chez eux. En revenant tous les ans, ils renouvellent cette appropriation idéale du Sabot. Et puis, sur le versant nord de la chaîne, on continue à chercher cette troublante orchidée....

Perspectives

L'engouement pour le Sabot de Vénus dépasse le cadre du monde botanique. Il cristallise de nombreux enjeux et intérêts personnels et collectifs. Il fait l'objet de mesures écologiques originales où s'associent conservation et sensibilisation. Les sciences naturelles l'étudient alors que l'ethnobotanique interroge la fasci-

nation qu'il suscite. Sujet médiatique, il endosse un rôle politique et devient un atout touristique et donc économique alors qu'il se transforme peu à peu en emblème identitaire.

Des mystères, une « apparition », une fleur, un garde, des admirateurs, un pèlerinage... un mythe moderne qui plonge ses racines peut-être plus loin qu'on ne l'aurait cru.

RÉFÉRENCES

- BUBANI (P. - F.- L.- P.). 1901. - *Flora pyreneæ*, Tome IV.
- DURAFOUR (A.). 1931. - *Cypripedium calceolus* (L.) Rouy. *Bulletin de la Société des naturalistes et des archéologues de l'Ain*, n° 45.
- JEANBERNAT (E.) & TIMBAL-LAGRAVE (P.). 1789.- *Le massif du Laurenti*.
- LAZARE (J.-J.), MIRALLES (J.) & VILLAR (L.). 1987. - *Cypripedium calceolus* L. (Orchidaceae) en el Pireneo. *Anales del Jardín Botánico de Madrid*, 43 (2).
- POURRET (P.-A.). 1783. - *Chloris Narbonensis*.
- RAMOND DE CARBONNIERES (L.). 1792-1795. - *Carnets pyrénéens*.
- SAINT-AMANS (J.). 1789. - *Le bouquet des Pyrénées ou catalogue des plantes observées dans ces montagnes pendant les mois de juillet et d'août 1788*.